

Les propriétés foncières des marchands ibériques d'Anvers au XV^e siècle

Charles VERLINDEN
(Universidad de Gante)

Certains marchands espagnols d'Anvers se sont beaucoup intéressés aux investissements fonciers. Alonso de la Chierna possédait à sa mort en 1520 ou 1521 deux maisons dans la Rue Haute, une plus petite en face de la Monnaie, une maison et trois chambres dans la Rue des Peignes, ailleurs encore une maison et une chambre, puis une autre chambre, mais aussi une ferme d'un bonnier à la campagne. Il avait donc plus d'immeubles en ville qu'au plat pays. Au cours des années 1518-20, profitant de la hausse des prix des immeubles, il vendit des rentes sur ses biens fonds pour 3.104 florins. En 1515, il avait vendu une de ses maisons de la Rue Haute qu'il avait acquise en 1498. Il fait de la spéculation, car en 1519 il vend trois maisons qu'il avait achetées seulement quatre ans auparavant. Avec le produit de la vente de 1515? Nous ne savons. En 1519 il vend une ferme d'un bonnier à Kontich, au sud d'Anvers; il ne l'avait achetée qu'un an avant. En 1518, il bâtit six nouvelles maisons, mais les vend deux ans plus tard.

Diego de Haro investit couramment en maisons et en rentes foncières. A son décès en 1520, il a trois maisons dans une rue, une maison et la moitié d'une autre ailleurs, quatre autres ailleurs encore, une ferme et sept bonniers de terre à Merksem, tout près d'Anvers, 4.240 florins de rente sur des maisons à Anvers. Lui aussi spéculé: en mars 1505, il vend une maison qu'il avait acquise deux ans plus tôt. En 1519 il conclut une autre vente portant sur un immeuble acquis cinq ans plus tôt.

Un peu plus tard Fernando de Bernuy, qui avait épousé Lysbeth van Bombergen, d'une famille de capitalistes anversoises bien connus, achète les biens suivants entre 1509 et 1538: en 1509, une maison dans la Rue Haute; en 1513 une teinturerie équipée; en 1515 une maison

Rue Haute; en 1517 une maison et huit maisonnettes ailleurs; en 1518 une maison Rue Haute; en 1521 et 1523, chaque fois une maison dans la même rue centrale; en 1523 encore trois maisons Rue Haute; en 1524 une maison au Vieux Marché au Bétail; en 1525 une maison avec des entrepôts; en 1525, deux maisons, dont une avec brasserie équipée et encore cinq autres maisons ailleurs. On le voit, rien qu'en immeubles urbains il s'agit d'une très grosse fortune. Mais ce n'est pas tout. Bernuy possédait aussi des biens ruraux très considérables. En 1522, il acquiert à Ekeren, au nord d'Anvers, une ferme de 30 ha. et 18,5 ha. de bruyère; en 1523 une maison et 50 ha. à Oorderen; la même année 10,5 ha. de terre et 1,32 ha. de bois; en 1524 une ferme de 22,7 ha. à Stabroek en Campine anversoise; en 1526 une ferme de 43 ha. à Lillo dans les Polders anversois; en 1529, 100 ha. dans un polder à Kallo sur l'Escaut maritime; en 1534 une ferme de 47,3 ha. au même Kallo et à Kieldrecht; en 1534 encore 2,6 ha. de terre. En tout 27 maisons à Anvers et 360 ha. de terre à la campagne! C'est énorme et il vaut la peine d'en tenir très largement compte à côté de ce que Goris nous a appris sur les activités marchandes des Espagnols d'Anvers, il y a plus d'un demi-siècle. Ceux dont nous venons de parler se sont enracinés «en Flandres» et spécialement dans la métropole de l'Escaut et sa campagne environnante. Pour les Espagnols d'Anvers la propriété foncière est un moyen d'ascension sociale, d'entrée dans le haut patriciat ou la noblesse locale, mais aussi d'obtention plus aisée de crédits avec les biens immeubles comme garantie. Parmi ces hommes beaucoup sont venus pour rester et il y en a d'autres exemples dont les avatars fonciers sont jusqu'à présent moins connus et ne l'étaient pas du tout de Goris, mais qui ont poursuivi les mêmes buts.

Il en est de même pour les Portugais et ici nous emprunterons davantage nos exemples à la seconde moitié du siècle.

D'abord combien étaient-ils? En 1511 il n'y avait à Anvers que huit familles portugaises auxquelles il faut ajouter quatre célibataires. Lors de l'entrée solennelle du futur Philippe II en 1549, la délégation portugaise comportait vingt personnes. Mais, en 1570-71, donc après le début de l'insurrection contre le régime espagnol, il y avait à Anvers quelque 85 familles portugaises et 17 célibataires. Les Portugais ne furent jamais plus nombreux qu'alors. En 1648, la «nation», c'est-à-dire l'association officielle portugaise, ne comptait plus que 21 membres, dont une veuve, si l'on en croit une liste des contribuants aux dépenses. Dans l'entre-temps il y avait eu des mouvements migratoires temporaires dus aux hostilités dont les Pays-Bas étaient le théâtre, surtout entre 1575 et 1590, les années de la grande crise économique. A la fin du xvi^e siècle, 80 % de l'effectif portugais de 1570 était atteint à nouveau. L'on a de bonnes raisons de croire qu'au

milieu du XVII^e siècle, et malgré le nombre assez bas de contribuants en 1648, il y avait quelque quarante à cinquante familles et célibataires portugais à Anvers.

A combien d'individus correspondent ces chiffres? Il est malheureusement impossible de le calculer. On a, toutefois, certains motifs de penser que les Portugais auraient représenté un peu moins de 1 % de la population urbaine totale pendant la seconde moitié du XVI^e siècle et la première du XVII^e. Or, la population d'Anvers était d'environ 90.000 âmes en 1566 et d'environ 50.000 en 1650. Il y aurait donc eu entre 900 et 500 Portugais, hommes, femmes et enfants, à Anvers selon les moments. Vers 1560 il semble bien qu'il s'y trouve quelque 300 familles espagnoles, ce qui donnerait aux Ibériques la part du lion dans la colonie étrangère, car vers le même moment il n'y avait qu'entre 300 et 500 individus anglais, 140 Français, 90 Italiens. Parmi ces derniers, il est vrai, figuraient de gros banquiers, plus influents que ne ferait supposer leur nombre. On ne connaît pas jusqu'à présent le nombre des Allemands provenant des villes hanséatiques et des gros centres marchands de l'Allemagne du Sud: Augsbourg, Ulm, Nüremberg et quelques autres.

Nous pouvons nous faire une idée de la place des Portugais dans la société anversoise en examinant leurs possessions immobilières et foncières. Beaucoup habitaient leur propre maison qui, parfois, leur servait aussi d'entrepôt ou d'atelier. Certains donnaient des maisons en location ou acquéraient des terres et des fermes dans les environs pour les donner à bail.

Ce sont évidemment les maisons des plus riches qui nous sont le mieux connues. Dès la fin de la troisième décennie du XVI^e siècle, nous voyons que le chevalier Rodrigo Fernandes de Almada, consul de la «nation» portugaise, acquiert le palais du margrave d'Anvers Jacques van Immerseel ainsi que ses écuries, remises pour carrosses et jardins. Cette habitation seigneuriale était située dans la Lange Nieuwstraat, alors l'une des rues principales d'Anvers. Dans la même rue se trouvait, en 1559, la demeure du nouveau-chrétien Ruy Mendes que celui-ci vendit au fameux King's Merchant anglais Thomas Gresham. Le facteur royal Antonio Palos avait acquis, quelques années plus tôt, deux maisons qu'il fit abattre et qu'il remplaça par un palais lorsqu'il eut acheté encore trois autres maisons voisines. Le même Palos possédait un terrain de deux à trois hectares dans la ville neuve, sur lequel se trouvaient une série de maisons, une corderie, une blanchisserie et des parcelles de terre arable.

Le plus riche palais sur la Meir, encore actuellement l'une des plus belles rues d'Anvers, était celui du marchand espagnol Antonio de Rio. Il fut acquis en 1583 par le Portugais Fernão Ximenes. Simão Rodrigues d'Evora, plus tard baron de Rode, avait acheté l'année

précédente la maison de Gérard Gramaye, marchand, industriel et humaniste connu, demeure également située rue de Meir. D'autres acquisitions de maisons voisines lui permirent d'édifier, lui aussi, un palais. On a pu établir que quelque 25 familles portugaises ont acheté entre 1567 et 1648 des maisons et des terrains à bâtir à Anvers, mais nous connaissons moins les acquisitions des Portugais de richesse moyenne ou modeste que celles des plus favorisés de la fortune. Toutefois, les taxations immobilières fournissent des données sur le nombre et l'importance de leurs placements immobiliers. Sur la base de ces taxations on peut dire que quelque 25 % des Portugais possesseurs d'immeubles appartenaient aux rangs des plus riches habitants d'Anvers, que 25 % d'autres appartenaient à la classe moyenne supérieure, 35 % à la classe moyenne inférieure et que le reste de la colonie portugaise était de condition modeste ou même indigente.

Les Rodrigues d'Evora et les Ximenes que nous avons déjà rencontrés possédaient aussi des seigneuries à la campagne. Celle de Rode, appartenait aux premiers, comprenait dix-sept villages et avait comme centre le château de Destelbergen près de Gand. Ximenes possédait la seigneurie de Leugenhagen et le château de Basel en Flandre Orientale, à l'ouest d'Anvers. D'autres avaient acquis des polders ou terres basses qu'ils mettaient en exploitation en les asséchant et en les louant à des entrepreneurs agricoles.

Beaucoup de Portugais d'Anvers détenaient des titres de rentes immobilières non seulement dans la métropole même, mais aussi ailleurs, notamment au Portugal ou même au Brésil. Les Rodrigues d'Evora et les Ximenes possédaient des juro sur l'Etat espagnol. Certains de ces titres étaient garantis sur la Casa de India ou sur la douane de Lisbonne. En 1640, un Ximenes détient des juro sur l'alcabala de Cordoue, un autre Portugais, en 1623, sur l'alcabala d'Ubeda.

Les inventaires après décès montrent combien les maisons et palais des riches Portugais à Anvers et leurs châteaux à la campagne étaient richement meublés. Ils possédaient souvent des meubles d'ébène et d'autres bois précieux. Catalina Lopes, veuve de Pedro da Veiga, laissa en 1615 des meubles, des objets d'art d'or, d'argent et d'ivoire dont certains venaient des Indes, des tapisseries de Bruxelles, des oeuvres de peintres anversois, sans oublier les couverts d'argent et les porcelaines. En 1599 Rodrigo Gomes Dias laisse «une chambre» de 10 grandes et 11 petites tapisseries de Bruxelles avec la vie de Jésus, et deux autres «chambres» avec onze pièces représentant les histoires de Scipion et d'Annibal. Les portraits de ces amateurs d'art sont quelque fois conservés.

Le but visé par les bourgeois enrichis était l'entrée dans la noblesse. Comme conditions comptaient surtout les propriétés étendues,

la richesse, les relations avec la cour de Bruxelles qui devait donner son assentiment et, assez souvent, l'appartenance à un ordre de chevalerie. Déjà le père de Diogo Lopes Sueiro était chevalier et hidalgo de Jean III de Portugal. Manuel Sueiro, lui aussi hidalgo, était seigneur de Voerden. Manuel Pires est gentilhomme portugais. De la vieille famille noble de Sampayo descend Diogo Teixeira de Sampayo, qui se fait confirmer sa noblesse par l'oficial de armas espagnol en 1643. Il en était de même de Thomas de Sampayo, pagador general.

La plupart des Portugais d'Anvers, toutefois, n'étaient pas nobles dans leur pays d'origine. C'est pourquoi certains s'efforçaient d'acquérir des seigneuries en Flandre afin d'entrer dans la noblesse locale. Nous savons déjà que Simão Rodrigues d'Evora acquit la baronie de Rode avec 17 villages. Cela lui valut le titre de «panetier» de Flandre, dignité aulique que lui envièrent plusieurs nobles autochtones. Son petit fils Lopo Maria Rodrigues d'Evora y Veiga devint le premier marquis de Rode. Francisco Rodrigues d'Evora devint seigneur de Ter Saelen, chevalier de l'Ordre du Christ et finalement gentilhomme de la maison royale.

Felipe Godines acquit les seigneuries de Cantecroy, Mortsel, Edegem et Luithagen. Pour celle de Cantecroy il paya, en 1627, 36.400 florins du Rhin. Francisco Lopes Franco y Feo, seigneur de Kontich et Helmont, fut «inter regni Castellae nobiles adscitus» par Philippe IV. La seigneurie de Kontich resta jusqu'à la fin du XVIII^e siècle aux descendants de ce Portugais. Garcia de Yllan était seigneur de Bornival et marié à Gracia Brandon de Mesquita, de bonne noblesse portugaise. Leur fils Ferdinand de Yllan devint en 1674 le premier baron de Bornival. On voit donc que les rois d'Espagne continuèrent à anoblir leurs sujets portugais des Pays-Bas après le rétablissement de l'indépendance portugaise en 1640.

Ces Portugais anoblis menaient grand train. Simão Rodrigues d'Evora est souvent appelé «le petit roi». Il reçoit les archiducs Albert et Isabelle lors de leur joyeuse entrée à Anvers. Sa maison accueillit trente ans plus tard Marie de Medicis et l'archiduchesse Elisabeth. Garcia de Yllan reçut la reine Christine de Suède tant dans son château que dans sa résidence urbaine.

Un certain nombre de Portugais d'Anvers étaient des nouveaux-chrétiens et plusieurs d'entre eux restèrent secrètement fidèles à leur ancienne foi judaïque. De là à croire qu'ils se seraient facilement convertis au luthéranisme ou au calvinisme, comme le pensait Goris, il y a toutefois de la marge. Ce qui est certain, c'est que les Portugais qui connurent la plus haute ascension sociale et s'assimilèrent à l'aristocratie des Pays-Bas catholiques étaient eux aussi catholiques. C'est incontestablement le cas pour les Ximenes et les Rodrigues d'

Evora, mais on sait beaucoup moins bien ce qu'il faut penser de plus d'un Portugais moins en vue qu'eux.

Ce que nous venons de voir pour les Portugais pourrait se répéter à la même époque pour bien des Espagnols, mais alors que les Portugais viennent de bénéficier des recherches récentes de Hans Pohl, professeur à l'Université de Bonn, le plus clair du travail reste à faire pour les Espagnols, dont beaucoup tout en étant d'origine marchande, sont entrés dans le patriciat ou la noblesse des Flandres. Beau sujet de recherches pour un ou plusieurs boursiers espagnols à envoyer eux aussi «en Flandres»!